Gr. 55.

2

Des

Malheurs

de la

Guerre, & des avantages

de la Paix.

Discours

de

Monsieur de la Harpe,

couronné le 22. Janvier 1767.

par

l'Académie Françoise.

Humanum paucis vivit genus.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-183354885-17/fragment/page=0004

Je ne viens point après tant de siecles redire aux humains qu'ils sont faits pour s'aimer, que l'esprit de paix & de bienfaisance est la perfection de leur nature. Ces vérités sont gravées dans leur ame, & l'empreinte en est éternelle. Les Nations réunies par les Loix ont compris plus que jamais, combien ces sentimens de fraternité, imprimés en nous parle Créateur, sont nécessaires pour la félicité commune. Si elles sont encore entraînées à ces théâtres de carnage qu'on appelle les champs de la gloire, ne les en accusons point, elles suivent le mouvement involontaire qui leur est donné par une puissance supérieure, elles le suivent en gémissant. C'est donc à ce petit nombre d'hommes à qui le Ciel a partagé la terre, qu'il faut adresser nos plaintes & nos reflexions. C'est en vain qu'ils alléguent pour leur excuse l'intérêt même de leurs Peuples & la nécessité de les défendre. Détruisons tous ces vains prétextes qui ne trompent personne & qui ne trompent pas eux-mêmes. O! vous, hommes qui êtes Rois, & ce premier de vos titres est aussi le

plus beau, ne dédaignez pas de m'entendre, je plaide devant vous la cause de l'humanité qui placée entre le Trône & le Ciel étend ses bras vers tous les deux, & demande à l'un justice & vengeance quand elle est opprimée par l'autre.

Seroit-il vrai, comme on l'a prétendu, que les hommes fussent condamnés à desirer toujours la Paix & à la voir troubler sans cesse? Seroit-il vrai que toutes les maladies morales du genre humain fussent également incurables, malgré le temps, la réflexion & l'expérience? Il est à propos avant tout de repousser cette opinion triste & injurieuse, & de prouver que la Paix dont nous allons nous entretenir n'est pas un trésor chimérique. Nous jetterons les yeux à regret & en frémissant sur cet horrible assemblage de tous les maux & de tous les crimes, la Guerre. Le tableau des douceurs de la Paix nous offrira des consolations & des espérances. Ce sujet est usé sans doute; mais est-il question de la vaine gloire de dire des choses nouvelles? Il s'agit de rappeller des vérités connues, mais peut-être trop peu senties; & nous ne sommes point obligés de mettre des bornes à nos plaintes, tant qu'on n'en mettra pas à nos maux.

Pre-

Premiere Partie.

C'eſt une grande queſtion, ſans doute de ſavoir à quel point le monde politique eſt perfectible. C'eſt un grand ouvrage que l'examen de ce qu'il peut acquérir & de ce qu'il peut perdre. Il eſt peu d'hommes capables de parcourir la ſphere des poſſibilités morales, & toutes les fois que le génie a annoncé des choſes grandes & nouvelles, la médiocrité qui ne voyoit rien, a prononcé que le génie ne devoit pas voir.

Les progrès du genre humain ont été lents en tout genre; cependant les ſiecles ont enſeigné ſon ignorance & commencé l'ouvrage de ſon bonheur. Qui oſera marquer le dernier degré de perfection où il puiſſe parvenir? Qui oſera lui dire comme le Créateur a dit à la Mer, tu t'arrêteras ici?

Ne ſoyons point ſi téméraires, attendons tout de ce premier des Maîtres, le Temps. C'eſt à la Philoſophie de préparer & de hâter l'époque d'un heureux changement. Tandis que les hommes la calomnient & la perſécutent, elle médite en ſecret leur bonheur, elle jette continuellement ſur la terre des ſemences utiles, qui ſouvent foulées aux pieds par la génération préſente

ſente, ne ſont cependant pas étouffées, & mûriſſent obſcurément pour les générations futures. Les eſprits réveillés & agités par elle ont eſſayé toutes leurs forces & tendu tous leurs reſſorts. Le but commun de tous eſt l'amélioration de l'eſpece humaine. Oſons croire que leurs efforts ne ſeront pas abſolument ſtériles, & ne déſeſpérons pas du genre humain.

Si nous jettons un coup d'œil ſur l'état actuel des Nations & ſur les nombreuſes ſecouſſes qu'elles ont éprouvées, nous aurons encore un motif d'eſpérance. Peut-être le temps des grandes épreuves eſt-il paſſé pour nous; peut-être avons-nous parcouru la route de ténebres qui devoit nous conduire à la lumiere. Après ces ſiecles de ravage & d'anarchie, où les Peuples conquérans mêlés avec les Peuples eſclaves, ſe heurtoient avec fureur des deux bouts de l'hémiſphere, ſe preſſoient, ſe refouloient, tour à tour & ſe précipitoient les uns ſur les autres; après ces temps plus horribles, où le glaive des Pontifes & le glaive des Céſars tournés l'un contre l'autre, rempliſſoient l'Europe de ſang, de crimes & de ſcandales; enfin après le regne ſanglant & abominable du Fanatiſme, dernier fléau

tombé

tombé sur l'Univers, est-il donc impossible que la Paix & l'union des Peuples commence à expier tant de forfaits aux yeux de l'Etre Suprême, qui dans ces temps déplorables fut d'autant plus outragé, que son nom étoit par tout gravé sur les poignards & prononcé dans le carnage?

Des jours plus sereins ont succédé à ces jours orageux; la constitution des Empires paroît plus stable & plus affermie qu'elle ne l'a jamais été. L'Europe forme aujourd'hui un corps de Peuples à peu près également policés, également instruits de leurs forces & de leurs intérêts respectifs, également versés dans cet art de détruire, qu'on nomme art militaire, & dans cet art de tromper, qu'on appelle politique. C'est de cette partie du monde, dont l'influence est si puissante sur les autres, qu'il doit être question dans ce Discours. Il est des Peuples à qui nous ne pouvons l'addresser. L'époque des lumieres n'est pas la même pour tous. Plusieurs ne sont pas encore à notre siecle. Le despotisme & la superstition sont des principes destructeurs qui agissent sans cesse. La Guerre & la Paix sont indifférentes à des esclaves abrutis, & nous faisons, sans y penser, l'éloge de

la Philosophie, en trouvant que les Nations chez qui elle est encore inconnue, ne sont pas à portée de recevoir la Paix & le bonheur.

L'Europe a souffert assez de la guerre pour avoir appris à la détester. Il faut cependant entrer dans le détail de tous les malheurs qu'elle traîne à sa suite. Le sentiment profond de nos maux peut seul nous donner l'énergie nécessaire pour y chercher des remedes. Cette horrible maladie des Nations est si ancienne & si commune, que ses symptômes & ses effets ne nous épouvantent pas assez. On n'est pas assez effrayé de cette rage universelle. Si l'Univers avoit toujours été en paix, & qu'il arrivât une fois que deux Nations s'assemblassent en armes l'une contre l'autre, & s'égorgeassent en bataille rangée, cet événement étonneroit la terre entiere, il seroit transmis à la postérité comme une époque à jamais exécrable, comme un monument extraordinaire de fureur & de démence. Mais quand nous trouvons dans les annales du monde le recit des destructions & des meurtres, nous lisons l'histoire de nos crimes, & nous n'avons pas le droit de nous indigner de nos peres.

Il seroit inutile de rapprocher ici sous nos yeux ces tableaux de carnage & de désolation, & toutes les horreurs des combats. Ces peintures devenues vulgaires, ne nous touchent plus, & l'humanité semble familiarisée avec l'image de la destruction. Il est des maux de tous les momens qui la frappent davantage. Il y a un état de détresse qui l'accable, un état d'abjection qui l'humilie, un genre de pertes qui fait long-temps saigner notre ame, & qui laisse des plaies cruelles & profondes; & ce sont tous ces malheurs que la guerre produit par contre-coup. Tous les ordres d'un Etat gémissent plus ou moins de ce fléau. Le peuple, (je commence par cette partie, la plus respectable puisqu'elle est la plus malheureuse) le peuple, qui même dans des jours d'abondance & de paix ne mange qu'au prix de ses sueurs le pain de l'indigence, le peuple crie que la guerre lui enleve la moitié de cette subsistance modique & penible. En vain dans ces jours consacrés à la joie & aux fêtes où l'Etat célebre des victoires, tandis qu'une partie de ses enfans pleure le sang qu'elles ont coûté, en vain voyez-vous alors le peuple se livrer aux transports de sa grossiere allégresse;

cette ivresse n'est pas longue. La nuit est à peine passée, & le jour qui en se levant le rappelle à sa misere, le voit gémir de sa joie vaine & trompeuse. Que dirons-nous de ces hommes si bienfaisans qui savent tirer de la terre notre nourriture, & à qui nous arrachons quelquefois la leur? Combien la guerre leur est funeste! La malheureuse nécessité de subvenir aux frais qu'elle entraîne, & d'avoir de l'or pour payer le sang, se fait sentir sur-tout à l'indigent Cultivateur. Peut-être pourroit-on croire que celui qui nourrit l'Etat devroit être dispensé de payer encore pour le défendre. „Que voulez-vous de moi, pourroit-il dire si son état lui permettoit d'élever la voix,„ Que me demandez-vous? Que ceux que le hasard a fait ri„ches, ceux qui le sont devenus par leurs tra„vaux, donnent une partie de leurs biens pour „être dispensés de les défendre, la raison, la „justice semblent l'ordonner. Mais moi qui „n'ai que mes bras, & qui les emploie pour „vous depuis le lever du soleil jusqu'à son cou„cher; moi qui après vous avoir préparé l'ali„ment le plus pur, subsiste à peine de l'aliment „le plus grossier; pourquoi faut-il que vos exactions

„actions importunes soient aussi à craindre pour „moi que les ravages de l'ennemi? Je donne „mon existence entiere à la Patrie. Je suis ce„lui de ses enfans qui lui coûte le moins. Est„ce donc à moi qu'elle doit ôter le plus„?

De ces efforts extraordinaires que toute guerre exige, de ces subsides multipliés dont le fardeau écrase la partie la plus pauvre des Etats, de ces opérations de Finance qui produisent quelques fortunes monstrueuses & une pauvreté générale, de ces ressources que le malheur rend nécessaires, & qui sont pires que lui, de la perte de ces trésors égarés hors d'un royaume, ou accumulés chez quelques heureux Calculateurs, enfin de ce détail immense de désastres particuliers qui échappent & qui se perdent dans le tableau des disgraces publiques, naît cette langueur secrette, cette maladie interne qui mine & consume les plus grands Etats de l'Europe, & c'est le principe de cette maladie qu'il faut chercher à détruire. Chacun a proposé son spécifique. Mais il en est un sans lequel ils seront tous inutiles. C'est la Paix. Tracez des plans d'administration & d'économie, la trompette va sonner & tout sera détruit.

Mais

Mais parmi ceux qui se plaignent de la guerre, s'il en est dont les plaintes ayent encore le droit de nous intéresser; ce sont sans doute les Commerçans. La guerre arrache de leurs mains les fruits de leur louable industrie, elle arrête le cours de leurs grandes entreprises, elle enchaîne l'activité de leur génie, elle tarit cette mer de richesses qui par un flux & reflux continuel répand l'abondance dans toutes les parties du monde, & porte en tribut à chaque Nation ce que toutes les autres ont vu naître dans leur sein. Les travaux sont suspendus, & l'émulation s'arrête. Ces vaisseaux chargés de trésors qui voguoient librement sur les mers, ne se rencontrent plus que pour tonner les uns contre les autres, pour se heurter & s'écraser. Les asyles même du commerce sont détruits, & cette destruction, souvent funeste à tous les partis, est chantée comme une victoire.

Quand les Peuples sont malheureux, croirons-nous que leurs maux soient étrangers à leurs Maîtres? Croirons-nous que la guerre qui accable une Nation n'accable pas le Monarque & qu'il ne gémisse pas ou du mal qu'il a fait, ou du mal qu'il n'a pu éviter? Ne soyons point in-

injuſtes & ne calomnions point les Rois. Il eſt vrai que leurs yeux ne s'abaiſſent pas aſſez ſouvent ſur les miſeres publiques. L'image du malheur eſt éloignée de leur Trône, & leur grandeur les défend contre la pitié. Mais lorſque les diſgraces ſe multiplient, lorſque la détreſſe augmente avec le danger, alors la voie de l'infortune pénetre au fond de leur palais, & leur cœur en eſt troublé. Alors dans le ſilence de l'orgueil & de l'ambition, ils ſentent plus vivement tous les maux qu'ils avoient à peine entrevus, & le fardeau de toutes les deſtinées ſe place & s'appeſantit ſur eux. C'eſt dans un pareil moment qu'un grand Roi oublia trente ans de triomphes & de proſpérités, s'oublia lui-même pour ne ſe ſouvenir que de ſon peuple. Il s'humilia devant des Nations qu'il avoit foulées aux pieds, il deſcendit du faîte de ſa grandeur, d'où il avoit inſulté à l'Europe vaincue, il demanda à ſes ennemis la paix que ſon peuple lui demandoit à lui-même. Il étoit beau ſans doute, s'il n'avoit pû les fléchir ni les vaincre, d'aller s'enſévelir avec les François ſous les ruines de ſon Empire, & ce deſſein qu'il conçut étoit digne de ſa grande ame. Mais on doit

le

le trouver encore plus grand peut-être dans ce dépouillement de sa fierté où réduisit son amour pour ses Sujets. On doit aimer ce sacrifice de l'orgueil fait à l'humanité: aller combattre & mourir étoit d'un Héros, supplier pour son peuple étoit d'un Roi.

C'est un exemple aussi éclatant qui doit parler à tous les Souverains. C'est Louis XIV qui a droit de leur dire que la seule gloire qu'ils ne puissent pas perdre est celle de rendre leurs Sujets heureux. C'est la voix de leurs Sujets qui les jugera, c'est elle qui apprend au Sage ce qu'il doit penser d'un Prince, & le Sage le redit à la postérité. Il ne consulte ni les panégyriques, ni les satires, ouvrage de l'intérêt & de la haine, il va trouver le laboureur sous sa hute, il lui parle de son Roi, & l'impression seule que produit ce nom sur le visage de l'homme simple & rustique, est la renommée du Monarque.

Nous avons vu que depuis la cabanne jusqu'au Trône tout étoit frappé du même fléau. Il faut pourtant excepter quelques personnes qui ne s'en plaignent point; & ce sont celles pour qui la guerre est un objet de commerce, & n'est jamais un danger, qui dans les champs où doit

reg-

régner la nobleſſe d'ame avec la valeur qui en eſt la ſuite, n' apportent que le talent du calcul, qui ſavent évaluer un déſaſtre public, connoiſſent tout le prix d'une déroute, & après une campagne malheureuſe n'ont rien à ſouhaiter qu'une plus malheureuſe encore. Au ſortir d'une guerre qui aura ruiné cent mille familles, vous voyez ces hommes avides ſe retirer avec leurs tréſors dans des palais ſuperbes, comme on voit les oiſeaux de rapine ſe retirer dans les roches avec leur proie. C'eſt là, c'eſt dans ces demeures ſomptueuſes, que ſont entaſſées les dépouilles des peuples. Là ont été portées les richeſſes des armées. Voilà pour quels hommes la guerre eſt deſirable, & c'eſt prouver encore qu'elle eſt horrible, pour les autres.

Que donc faudra-t-il accuſer de tant de maux? Qui peut avoir reçu le droit affreux de donner le ſignal des meurtres & des ravages? Ah! c'eſt ici qu'il faut gémir. Ce ſont ceux même à qui le dépôt de la félicité publique a été confié, qui répandent la déſolation ſur l'Univers. Il faut des mains royales pour ébranler ces portes terribles du Temple de la Guerre qui, ſi nos vœux étoient exaucés, demeureroient à jamais fermées. Arrêtons-nous un moment ſur cette effra-

effrayante vérité. Eſt-ce-là ce que nous avons recueilli de tant de loix? Eſt-ce-là l'ouvrage de tant de ſiecles, le chef-d'œuvre de la ſociété perfectionnée? Et l'homme, qui dans les forêts mouroit du moins à ſon gré, n'a-t-il rien reçu de tant d'inſtitutions ſociales & politiques, que des Chefs pour le conduire à la mort?

O Philoſophes! O vous tous, amis de l'humanité, pleurez. Le genre humain eſt le jouet de ſes Maîtres. Mais, s'il en faut croire le cri de la raiſon, le cri de la nature, toute adminiſtration a dû avoir pour but le bonheur du plus grand nombre. Par quelle fatalité, par quel renverſement de l'ordre naturel a-t-on toujours travaillé à faire un homme puiſſant entouré de malheureux?

Sadi raconte qu'un Prince alla trouver un Sage dans ſa retraite, & lui dit, *Donne-moi un bon conſeil. O Roi!* répondit le Sage, *ſouviens-toi que le Paſteur eſt pour le Troupeau, & non pas le Troupeau pour le Paſteur.* Voilà la leçon des Souverains. Peu l'ont appriſe, ou beaucoup l'ont oubliée.

Lorſque le Philoſophe fouille les annales des ſiecles, il a pitié du genre humain. Il voit que

d'un

d'un petit nombre d'hommes qui regnent à côté des Trônes, dépend le sort des Empires. Il voit le monde livré à des Maîtres subalternes, quelquefois ses bienfaiteurs & trop souvent ses tyrans. Il voit qu'au siecle dernier un Ministre plongea l'Europe dans une guerre affreuse, pour se rendre nécessaire à son Roi. Le cœur se souleve à cette idée. L'Europe fut donc inondée de sang, afin que ce Ministre trompât plus longtemps son Maître! Ce n'étoit pas ainsi que pensoit le grand Sully, lui qui, lorsqu'on eut repris à force de valeur ce que l'Espagne avoit enlevé à la France à force d'artifice, lorsqu'on eut soumis la Bretagne & dompté l'orgueil de Philippe second, se crut trop heureux de conclure ce fameux traité de Vervins, plus utile à la France que jusques-là ne l'avoient été ses victoires. Il est des temps malheureux, où la Paix, sans rapporter d'aussi grands avantages, pourroit être aussi glorieuse pour le Ministre qui la conclûroit, si de longs malheurs & des pertes nombreuses la rendoient absolument nécessaire: si l'on ne faisoit que les moindres sacrifices possibles à un ennemi vainqueur & acharné; si l'on arrachoit de ses mains la plus grande partie de ses con-

quêtes; & sur-tout si, pour la premiere fois, c'étoit un homme chargé du glaive de la Guerre & du ministere des combats qui se fût rendu le négociateur de cette Paix & le bienfaiteur de son pays.

Puissent les Arbitres des Royaumes être toujours remplis de pareils sentimens! S'il en étoit un seul disposé à prêter l'oreille aux instigations d'une politique ambitieuse & cruelle, puisse-t-il faire une réflexion que l'on éloigne toujours dans la faveur, & qui decient amere dans la disgrace; puisse-t-il se dire: „Ma puis„sance finira peut-être demain. Il ne faut qu' „un coup d'œil du Maître, & je serai dans la „solitude. On dit qu'elle est un poison pour „les Ministres dépossédés. Mais pourquoi? Ils „s'y retirent presque toujours avec des richesses „& des titres. Ah! c'est qu'ils y portent des re„mords, c'est qu'ils sont accablés du mal qu'ils „ont fait. Mais si je n'use de mon pouvoir que „pour le bonheur commun, quand le moment „de la disgrace sera venu, ce sera aux hommes „à pleurer; & si la douleur de ne pouvoir plus „leur être utile me fait mêler quelques larmes „à leurs pleurs, je me souviendrai du moins avec

plaisir

„plaisir que j'ai été puissant, & que les hommes „ont été heureux.„

Seconde Partie.

Ce bonheur ne peut subsister avec la guerre. Il doit donc être le fruit de la Paix. On a tout perfectionné en Europe; mais le moyen de jouir de tout en sûreté est un secret qui reste à découvrir. La maniere d'attaquer & de défendre est telle aujourd'hui, que le vainqueur souffre presque autant que le vaincu. La Guerre nourrit les haînes nationales, & ne peut les assouvir. Le parti qui triomphe ne jouit pas long-temps de l'humiliation du parti défait, sans être humilié à son tour. Quelques Provinces dont la jouissance est douteuse & pénible, sont le plus souvent tout le prix du carnage. La Paix est d'un prix plus réel. La population augmentée, la culture des terres favorisée, le commerce protégé & aggrandi, tous les arts encouragés, toutes les parties de l'administration perfectionnées, enfin l'opulence & la félicité générale, voilà les biens qu'une Paix durable répandroit sur les Peuples & sur leurs Souverains; car il

faut toujours les unir ensemble; & leurs intérêts devroient-ils jamais être séparés? On sent que les limites de cet écrit ne me permettent que d'effleurer ces grands objets, & j'aurai atteint mon but, si ce Discours peut être le sommaire d'un ouvrage utile.

C'est à ceux qui sont assis dans le cabinet de la politique à supputer combien d'hommes coûte à l'Etat une année de Guerre, & combien ces mêmes hommes en auroient donné à la Patrie, si la Paix avoit protégé la tranquillité de leurs jours. Quoi qu'il en soit de ces calculs trop contestés, mais dont le plus modéré est encore effrayant, c'est du moins une vérité reçue, que la population est toujours une source de richesses; que plus il y a de bras employés, moins il y a de terres inutiles & de travaux abandonnés; que plus il y a de possesseurs, mieux les possessions sont cultivées; & que plus la circulation est également répartie, moins il y a d'indigence dans une Nation. De tous ces principes si connus, naissent en détail tous les biens que peut faire un sage Législateur. C'est pour lui que ces principes sont féconds & lumineux; ils

ils sont stériles pour l'homme médiocre. Le talent le plus rare en politique, est de sentir ce que vaut un homme, & c'est le talent des grands Ministres & des grands Rois. De durs raisonneurs ont cru voir mieux. „La Guerre, „ont-ils dit, n'est pas un si grand mal. Le „monde est surchargé d'une foule d'hommes „vicieux, indigens, las d'eux-mêmes & dan„gereux pour les autres. La Guerre seule en „délivre la société. Qu'importe que ce ramas „de mépriſables humains abrege dans les com„bats des jours que la misere auroit lentement „consumés, ou que les crimes auroient souillés „tôt ou tard? Qu'importe qu'ils perdent une „vie qu'ils ont eux-même évaluée à un prix si „modique & qu'ils ne peuvent honorer qu'en „la prodiguant?

Et pourquoi ne leur apprenez-vous pas à l'honorer en la rendant utile? Pourquoi chaque membre de l'Etat ne lui rend-il pas un compte exact de son existence & de son emploi? Quoi! tant de travaux nécessaires sont négligés ou suspendus & les gens oisifs ne vous semblent bons qu'à envoyer à la mort! D'ailleurs n'est-ce que sur

eux que tombent les traits de la Guerre? Est-ce bien cette espece d'hommes que la mort choisit par préférence au milieu des combats? Et toute cette jeunesse robuste & industrieuse, arrachée aux cabanes où elle est née, aux campagnes qu'elle cultivoit, à ses parens dont elle soutenoit la vieillesse; & cette jeunesse florissante qui passe du luxe & des plaisirs de la Capitale à l'horreur des combats, le plus pur sang d'une Nation, l'espérance de l'Etat, l'assemblage de tant de talens qui auroient pû orner & servir la société, est-ce là ce que vous ne destinez qu'à mourir? Mais que dis-je mourir? Vous ne plaignez pas ceux qui meurent, plaignez donc ceux qui survivent. Ces Guerriers avoient des meres, des épouses, des amis. La considération des intérêts publics fermera-t-elle notre ame au sentiment de tant de pertes particulieres & domestiques? Et dans le fracas des disgraces célebres qui affligent un Empire, l'homme sensible ne sait-il pas distinguer la voix de tant d'infortunés, dont les larmes coulent dans le secret de leurs demeures?

„La vie militaire, a-t-on dit encore, en sou-„mettant les hommes à une subordination sé-

„vere,

»vere, les accoutume à cet esprit d'obéissance »que l'habitude de la Paix & du bonheur pour»roit diminuer en eux. C'est dans les camps & »dans les combats que l'homme né sujet sent »tout le poids de ses devoirs & de ses Maîtres.

C'est ainsi qu'on croit flatter ceux qui commandent, en insultant à ceux qui souffrent. Il suffira de répondre à ces politiques cruels, que le moyen le plus sur & le plus noble d'être toujours obéi, c'est de être aimé.

Peuple que l'on traite avec une dureté si injurieuse, mais à qui toutes les ames honnêtes aiment à s'intéresser, c'est dans la Paix que l'on pourra s'occuper solidement des moyens de vous rendre plus heureux. C'est alors que votre industrie aura de nouvelles ressources & de nouveaux encouragemens. C'est lorsque la Paix sera bien affermie, que le fruit de votre labeur sera pour vous que vous recueillerez dans la joie ce que vous aurez semé avec confiance. Vous ne craindrez plus alors que le premier moment d'aisance où vous paroîtrez respirer un peu de vos longues fatigues, ne soit pour

vous le moment de la ruine & de l'oppreſſion. L'Etat libéré de ſes néceſſités cruelles verra ſans envie la fortune vous ſourire un moment ſous vos toits de chaume, où habite preſque toujours la hideuſe & languiſſante pauvreté. Votre cœur ne ſera plus reſſerré par le ſentiment de la crainte & de la douleur. Vous aimerez votre état paiſible, cet état qui ſeroit le plus doux de tous, ſi on n'en avoit pas fait le plus dur. Vous le tranſmettrez volontiers à vos enfans, & vous ne tremblerez plus d'être peres. O reſpectables habitans des campagnes, quand verrai-je réaliſer cette image d'un bonheur qui vous eſt dû? Ah! que le Ciel me donne des jours, pour que mes yeux voyent votre joie! Que j'entende les bénédictions dont vous comblerez l'heureux Prince qui ſera votre bienfaiteur! Il ne vous trouvera pas ingrats ſans doute. Vous ſavez aimer ceux qui ſavent vous faire du bien. Et quelle reconnoiſſance s'exprime avec la naïveté touchante qui caractériſe la votre? Et quel eſt l'homme ſi dur qui ne ſe ſoit quelquefois attendri ſur vos peines, & qui ne ſentît votre bonheur?

Il a existé un Roi qui avoit connu l'infortune, & qui savoit la plaindre, qui avoit long-temps fait guerre, & qui vouloit donner la Paix à l'Europe, qui avoit été pauvre & qui respectoit le pauvre. Ce Roi aimoit les hommes, il avoit promis à son cœur de les rendre heureux. Il vouloit que nul de ses Sujets ne connût l'extrême indigence. Il le vouloit, & il l'auroit fait sans doute, car il eut un ami, & cet ami fut un grand homme. O Henri! O bon Roi! Si l'ambition de te ressembler, qui doit être celle de tous les Souverains, encourage l'un d'eux à exécuter ce que tu avois conçu, ton nom nous deviendra plus cher encore, & ta mémoire ainsi que toi aura servi le genre humain.

Après ceux qui nous nourrissent, ceux à qui l'Etat doit le plus de reconnoissance, & à qui la Paix seroit le plus utile, sont ces hommes laborieux de qui nous tenons tous les présens des arts qui font à tous les momens la douceur de notre vie. Un Roi qui sauroit à l'abri de la Paix favoriser leurs travaux, tiendroit lui-même du haut de son Trône cette grande chaîne du commerce qui étend d'un bout du monde à

l'autre les liens de la fraternité. Les Artiſtes, les Négocians ſont les enfans de la Paix, ils ſont bienfaiſans comme elle, & c'eſt par elle qu'ils proſperent. Ils rapprochent les Nations par les beſoins mutuels. Rien dans le Monde ne leur eſt étranger. Leur ambition eſt paiſible, & leurs travaux ſont obſcurs. Ils font du bien dans le ſilence, tandis que les Puiſſances font le mal avec éclat. Auſſi leur éloge eſt rarement dans nos hiſtoires, mais il eſt dans la bouche des Sages, & quand on n'aſpire qu'à être utile, on peut ſe paſſer de louanges. On commence à ſentir de plus en plus combien il faut ſeconder leur infatigable induſtrie. On s'apperçoit qu'eux ſeuls ferment les plaies des Nations, qu'ils réparent en dix années de travaux le mal qu'ont fait dix ans de combats, qu'ils donnent un nouveau ſang & une nouvelle vie aux Etats épuiſés par les guerres. Quel bien ne feroient-ils donc pas, ſi la Paix les aſſuroit d'une protection puiſſante & durable? Eux ſeuls en ramenant à une proportion tolérable cette quantité d'eſpeces trop inégalement réparties, pourroient placer un peuple dans cette heureuſe ſituation, où le Prince remplit ſes tréſors ſans accabler ſes Sujets,

jets, où les dépenses convenables à son rang ne forment plus un contraste odieux avec la misere publique; car la magnificence du Trône n'est jamais un luxe que lorsque le peuple est indigent. C'est alors qu'un Roi seroit dispensé de ces ressources onéreuse & souvent humiliantes, qui doivent attrister la Majesté Royale. Enfin c'est alors que tout concourroit au grand ouvrage du bonheur des hommes, ouvrage que la Providence n'a confié qu'aux Monarques.

L'influence qu'ils ont sur leurs Etats s'étend à tout. Le Prince qui seroit rempli de l'amour de la Paix, inspireroit le desir de le seconder. Toute cette noblesse qui abandonne le champ de ses peres pour chercher dans les camps la fortune ou la mort, demeureroit dans son patrimoine, & le verroit prospérer sous ses mains laborieuses; & c'est encore un des abus les plus funestes, que la Paix pourroit corriger. Les Grands qui refusent leur présence à leurs vastes possessions, au lieu de briguer à la Cour des commandemens militaires, viendroient plus souvent répandre sur leurs vassaux les douces influences de la Paix. Ils aimeroient mieux être chez eux

des

des Divinités bienfaisantes, que de promener autour du Trône une orgueilleuse oisiveté. Instruits par l'expérience, que le vrai moyen de faire fleurir son héritage c'est d'y habiter, ils partageroient avec le Prince l'auguste emploi de faire du bien; ils l'approcheroient plus rarement afin de le mieux servir; & cette maniere de faire sa Cour seroit leur éloge, & le sien.

Qu'on ne nous dise pas que la longue habitude du repos énerveroit le courage & affoibliroit le principe de l'honneur. N'est-ce pas faire une sorte d'injure aux Nations chez qui cet honneur domine, de croire qu'il a besoin d'être réveillé par le danger? Le véritable honneur est celui de bien remplir son devoir. N'est il pas le même dans tous les temps, quoiqu'il n'ait pas dans tous les temps les mêmes sacrifices à faire? Ne pourroit-on pas même penser qu' un peuple naturellement brave seroit d'autant plus redoutable si on le forçoit de faire la guerre, qu'il auroit connu plus long-temps toutes les douceurs de la paix, & qu'il auroit à venger la perte de son bonheur?

Ce bonheur que tant de peuples attendent, quel est le Monarque qui entreprendra de l'assurer

surer à ses Sujets? Quel est celui qui se sentira le premier animé de cette ambition si nouvelle & si sublime, qui saura s'affermir assez dans l'intérieur de ses Etats pour ne pas craindre la guerre, qui aura assez de prudence pour se conserver la Paix avec ses voisins, assez d'empire sur eux pour les engager à l'imiter? Quel est celui qui accomplira cette œuvre vraiement royale? Il n'entre point dans notre plan d'en examiner les moyens. Mais qu'il sera beau de les trouver! O! toi qui que tu sois, qui donneras un si beau spectacle au Monde & un si bel exemple aux Rois, tu peus prétendre à une gloire immortelle. Il y a eu des hommes d'Etat, mais tu seras l'homme de l'Univers.

Ministres de la Religion, on vous a vû dans des siecles d'ignorance promettre les bénédictions divines aux Princes qui transporteroient dans l'Orient leurs Peuples & leurs richesses pour les y engloutir à jamais. Ce n'est point à nous de vous juger; mais enfin on vous l'a reproché, on vous le reproche encore. Ah! dans un siecle de lumiere, ouvrez les Cieux aux Princes qui travailleront au bonheur du monde, ap-

appellez par avance l'enfant chéri du Très-Haut, celui qui ſera le Pere de ſon Peuple. L'Univers vous avouera de ce ſaint zêle, & les Nations mêleront leurs applaudiſſemens & leurs vœux à vos bénédictions paternelles.

Un jour elle regnera peut-être cette Paix ſi rare & ſi deſirée, & alors enfin la morale pourra être comptée pour quelque choſe dans l'adminiſtration politique des Etats. Tous les eſprits ſe tourneront vers des objets d'amélioration & de réforme, qu'il eſt impoſſible d'enviſager dans le tumulte de la Guerre. Qui peut douter qu' elle ſeule durant tant de ſiecles qu'elle a déſolé les Empires, n'ait retardé leurs progrès en tout genre? Si jamais les Nations jouiſſent d'une Paix générale, à meſure que l'eſprit de bienveillance les rapprochera, à meſure que l'eſprit de rivalité mal entendue s'affoiblira par-tout, les lumieres ſe multiplieront. Le Corps de la légiſlation ſera perfectionné dans les Etats où il eſt encore ſi défectueux; &, ce qui doit être l'objet de tous les vœux, de la premiere des inſtitutions ſociales, celle de punir le crime, on parviendra peut-être à la derniere, celle de récompenſer la vertu.

C'eſt

C'eſt à vous qui êtes nés avec le droit & le talent de parler aux hommes, grands Ecrivains, Philoſophes éloquens, c'eſt à vous de recommander les Peuples à leurs Maîtres, pour l'intérêt de tous les deux. Pour moi qui ne peux ſervir l'humanité que par des vœux, je m'adreſſerai en finiſſant à celui qui peut la conſoler par des bienfaits. Je lui dirai : Pere des hommes, car ce n'eſt qu'à ce titre qu'ils ſont quelque choſe devant toi, & que les beſoins de foibleſſe peuvent intéreſſer ta grandeur, éteins dans les cœurs cette rage deſtructive qui déshonore ton Ouvrage. Que les hommes n'ajoutent plus aux fléaux de la néceſſité, les fléaux de leur fureur ; qu'ils ne ravagent plus cette Terre que tu leur as donnée à cultiver, & ces moiſſons qui mûriſſent ſous les rayons de ton Soleil. Qu'on ne les entende plus dans l'excès de leur démence te prier de conſacrer leurs meurtres & te remercier de leurs crimes ; & puiſſent ces vœux que je t'adreſſe, au nom de tous les humains, ſervir de priere expiatoire pour tous ces vœux ſanguinaires qu'ils ont oſé t'offrir tant de fois dans l'emportement de leurs haines barbares, ou dans la joie de leurs triomphes inſenſés.

No 483.
S 8

ULB Halle
3
005 217 350

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-183354885-17/fragment/page=0035

bannis de la compagnie des hauts
bles, & interdits de ſe trouver dans
aſſemblées d'honneur, à peine de
evoir de mauvais traitemens. Par
e ſuite & une imitation de cet uſage
ouable, la Nobleſſe aſſemblée à Paris
Etats généraux, en 1614, demanda

Des

Malheurs

de la

Guerre, & des avantages

de la Paix.

Diſcours

de

Monſieur de la Harpe,

couronné le 22. Janvier 1767.

par

l'Académie Françoiſe.

Humanum paucis vivit genus.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-183354885-17/fragment/page=0037